

VIVANT PORTRAIT



Le magistrat. — Prisonnier, votre nom ?

Le prisonnier. — But O'Reilly, Votre Honneur.

Le magistrat. — Hein ! Voulez-vous que je vous mette en prison pour parjure ?

Le prisonnier. — Mais, Votre Honneur, c'est bien la vérité : mes parents sont en cour et veulent en témoigner.

Mr O'Reilly senior. — Ce garçon dit la vérité, Votre Honneur. Voilà ma femme Rebecca et tout le monde dit qu'il est le vivant portrait de sa mère.

plus la fois suivante, — sinon pour toujours honorer les absents — et l'équipage se complète de nouveaux venus prêts à risquer leur vie pour sauver celle de leurs semblables.

Il faut dire que nos braves sauveteurs marins sont puissamment aidés par la Société centrale de sauvetage des naufragés. Il ne suffit pas d'être brave pour servir utilement son prochain, il est en outre indispensable de posséder un outillage approprié, une organisation solide, et savoir aussi que le cas échéant, ceux qu'on laisse derrière soi ne seront pas abandonnés.

La Société centrale de sauvetage des naufragés, créée en 1865, remplit ce but multiple dans des conditions que quelques chiffres feront apprécier. En trente ans le nombre des personnes sauvées avec ses engins a été de près de 9,000. Neuf mille existences dues à l'initiative, aux efforts, au courage, à l'incroyable hardiesse de quelques hommes de bien ! N'est-ce pas ce qu'il y a de plus beau au monde ? 350 navires sauvés, près de 600 secourus, 1500 personnes sauvées par des actes de dévouement pour lesquels la société a décerné des récompenses et donné des encouragements de toutes sortes. Quel bilan de victoires remportées sur les éléments déchaînés !

Le matériel de la Société est magnifique, et peut inspirer confiance aux matelots qui servent. Les canots admirablement construits présentent le double avantage — joint à l'insubmersibilité — d'évacuer directement l'eau que distribuent généreusement les paquets de mer et de redresser après chavirement. Entre les mains d'un bon patron — et ils sont tous excellents — ces canots, au nombre de 85, sont capables d'affronter les mers démontées ; on peut tout tenter avec eux ; c'est ce que nos sauveteurs font du reste avec une infatigable abnégation.

Quand l'usage des canots est rendu impossible par la disposition de la côte, on emploie le canon ou le fusil porte-amarre, des lignes spéciales adroitement combinées, des gaffes, des bouées, tous les engins enfin qu'on peut imaginer pour réaliser ce programme sublime : ne jamais laisser un naufragé sans secours dès qu'il est permis de l'atteindre par un procédé quelconque.

450 postes amarrés sont répartis sur le littoral de Dunkerque à Menton, dont 75 muni d'un canon sur l'affût.

Le corps des douanes prête son concours précieux à la Société, des donateurs généreux assurent les ressources qui lui sont nécessaires et tout se trouve réuni pour assurer le fonctionnement d'une institution digne de l'admiration universelle.

EDMOND RENOIR.

CHIENS ET CHATS

De même qu'il est admis que le chien a de l'intelligence, du cœur, et peut être une âme, de même il est convenu que les chats sont traités, rusés, voleurs, égoïstes, ingrats. Combien de gens n'avons-nous pas entendus, disant : " Oh ! moi, je ne peux pas sentir les chats ; c'est un animal qui n'aime pas son maître. Il n'est attaché qu'à la maison : il faut tout mettre sous clé. J'en ai eu un une fois parce que c'était à la campagne et qu'il y avait des souris. La cuisinière a ou l'imprudence de laisser sur la table un poulet qu'elle venait d'acheter, le chat l'a emporté, on n'en a jamais revu un morceau. Depuis ce jour là, je me suis dit : " Je n'aurai plus de chat. " La réputation du chat est détestable, il ne faut pas se le dissimuler ; mais il faut reconnaître aussi qu'il ne fait rien pour modifier l'opinion à son égard. Il est tout à fait impopulaire. Il a l'air de s'en soucier comme du Grand Turc. Faut-il vous l'avouer ? c'est pour ça que je l'aime, car, dans ce monde on peut rester indifférent aux choses les plus sérieuses, s'il y a des choses sérieuses, ce qu'on ne sait qu'à la fin de sa vie ; mais on ne peut pas ne pas prendre parti dans la question des chiens et des chats. Il y a toujours un moment où il faut se prononcer. Eh bien ! j'aime les chats ! Que de fois on m'a dit :

— Comment, vous aimez les chats !

— Oui !

— Vous n'aimez pas mieux les chiens ?

— Non. J'aime mieux les chats.

— C'est extraordinaire.

Je préfère évidemment n'avoir ni chat, ni chien, mais si j'étais forcé de vivre avec un de ces deux individus, c'est avec le chat que je vivrais. Il a pour moi les manières d'être essentielles dans les relations sociales. D'abord, durant sa première jeunesse, toutes les grâces, toutes les souplesses, tous les imprévus dont la plus exigeante fantaisie d'artiste peut s'amuser ! Il est adroit, il sait toujours où il se trouve. Prudent jusqu'à la défiance, il passe partout, il observe sans rien salir, sans rien casser ; toute sa personne est une chaleur et une caresse ; il n'a pas une gueule, il a une bouche, et quelle bouche ! Il vole le gigot, tout comme le chien, mais il ne fait pas ses délices, comme lui, de la charogne et du crottin ; il est discret, d'une propreté méticuleuse, et que devraient bien imiter nombre de ses détracteurs. Il se débarbouille, et, en se débarbouillant, il annonce le temps, par-dessus le marché. On peut avoir l'idée de lui mettre un ruban au cou, jamais un collier ; on ne l'asservit pas. Il ne se laisse pas modifier dans sa race ; il ne se prête pas aux combinaisons que des industriels pourraient tenter. Le chat réfléchit, c'est visible, à l'encontre du chien, qui est un écervelé dont la rage est le dernier mot. Bref, le chat, digne, fier, dédaigneux, qui dissimule ses fonctions basses, qui cache ses amours dans les ténèbres, presque dans les nuages, sur les toits, dans le voisinage des étudiants et des grisettes, qui se défie des avances, qui ne supporte pas les insultes, qui abandonne la maison où on ne le traite pas selon son mérite ; bref, le chat est tout bonnement un aristocrate de type et d'origine, tandis que le chien n'est et ne sera jamais qu'un vilain parvenu à force de complaisance.

Le seul argument un peu plausible qu'il y ait contre le chat, c'est qu'il détruit les petits oiseaux, les rossignols comme les moineaux. Si le chien n'en fait pas autant, c'est qu'il est trop lourd et trop bête. Il court aussi après les oiseaux, mais en aboyant ; les oiseaux lui échappent et il en reste tout ahuri, la gueule ouverte et la queue étonnée. Il se rattrape sur les perdreaux et sur les lapins quand on lui a mis pendant deux ans le collier de force pour lui apprendre ce métier, et ce n'est pas pour lui, c'est pour le chasseur qu'il se met en quête du gibier. L'imbécile ! Il persécute les animaux, dont il est, au profit de l'homme qui le bat. Au moins, quand le chat attrape un oiseau, il a une excuse : c'est de le manger lui-même. En quoi cela autoriserait-il les hommes à médire de lui ? Qu'ils se regardent donc les uns les autres ! Ils verront que, dans leur race tout comme dans celle des chats, ceux qui ont des griffes n'ont pas d'autre préoccupation que de déchirer ceux qui ont des ailes.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

La science n'est qu'un instrument, bon ou mauvais, selon l'état moral de qui la possède. — H. FOUQUIER.

TRIO D'AMIS



I. Il y avait une fois un chat qui se nommait Bidou et un chien, son ennemi intime, qui avait nom Mouchabeuf. Un jour que Bidou guettait une oie magnifique, Mouchabeuf, sans bruit, s'embusquait et se mit à guetter Bidou ! — II. A un moment donné, Bidou s'élança sur l'oie ; Mouchabeuf accourut sur Bidou. Cacophonie et vacarme général. — III. Mais c'est quand Mouchabeuf a vu naviguer Bidou qu'il a été estomaqué... au point qu'il a failli en perdre connaissance.